

Sigmund Freud et Romain Rolland. Un dialogue

L'ouvrage d'érudition de Henri Vermorel reprend et refond le livre écrit avec sa femme Madeleine Vermorel (1993), en une « élaboration entièrement renouvelée de (leurs) recherches », 25 ans plus tard et deux ans seulement avant sa mort le 25 février 2020 à l'âge de 92 ans. Henri Vermorel était psychiatre des hôpitaux (Bassens, Savoie), psychanalyste membre titulaire formateur de la Société psychanalytique de Paris ; il présida le *Groupe Lyonnais de Psychanalyse* ; il animait de nombreux séminaires et supervisions.

Plusieurs fils peuvent être tirés de la lecture de cette œuvre magistrale de psychanalyse, plongée dans la culture et dans l'histoire des années 1920-40 et irriguée d'abondantes références philosophiques, littéraires, musicales, mythologiques... Henri Vermorel mène son travail avec une grande précision d'écriture et le souci d'accompagner le lecteur dans une découverte aussi complexe que passionnante, au confluent du culturel et de l'intime. *Le Dialogue entre Freud et Rolland* se tient entre 1923, date de leur première correspondance, et 1936, l'envoi de Freud à Rolland pour son 70^{ème} anniversaire, de son texte : Un trouble du souvenir sur l'Acropole. Un simple échange de remerciements clôt alors leur correspondance, tous deux sont âgés et malades, et Rolland passe à d'autres préoccupations.

Au détour des pages, Henri Vermorel rappelle régulièrement une idée auparavant avancée, l'éclaire sous un autre jour, donnant à son style d'écriture une profondeur de vue saisissante. Selon ma propre lecture, cette œuvre se présente comme une séance d'analyse en abyme : le livre est écrit comme pourrait se dérouler une séance, avec ses moments de réminiscence, d'échos inattendus et après-coups dont le relevé minutieux, détaillé, permet de retrouver le fil transférentiel. Mais cette séance en son parcours, rassemble, condense et révèle l'ensemble du parcours analytique personnel de Freud. Et celui-ci même contient en germes et accompagne tout le développement de la création freudienne. Dans sa riche correspondance, Freud avance des idées reprises et élaborées ensuite dans les écrits méta-psychologiques. Entre Freud et Rolland, la correspondance se résume à une vingtaine de lettres entre 1923 et 1936, une seule rencontre en 1924, et des échanges de livres ; mais la profondeur de leurs discussions a inspiré et accompagné la dernière partie de l'œuvre du créateur de la psychanalyse.

Quels sont les points communs entre Freud « juif athée », voire « hérétique » et Rolland, « chrétien sans Eglise » ? Tous deux sont des Européens et des humanistes : Freud se définit comme « citoyen du monde de la culture » et Rolland, pacifiste, s'élève en 1914 contre la guerre : « crime contre la civilisation ». Il en prévoit l'horreur de même qu'il pressent la catastrophe hitlérienne : « crime contre l'humanité » et s'oppose au fascisme, puis il critique le colonialisme ; il se rapproche de Gandhi et étudie la mystique hindoue ; il se laissera leurrer par le communisme de Staline, ayant du mal à renoncer à l'idéal d'un monde nouveau que semblait promettre la révolution russe. La réflexion de Freud est intimement liée à l'Histoire, ainsi la mort de millions de jeunes gens pendant la Grande Guerre évoque aux deux amis, les vœux de mort (inconscients) des pères envers leurs fils et serait une impulsion à élaborer la seconde théorie pulsionnelle.

Chacun est nourri de culture gréco-latine, se reconnaît une filiation dans l'œuvre de Goethe et des romantiques allemands, ainsi que chez Spinoza, le philosophe juif laïque d'Amsterdam. Henri Vermorel rappelle que les concepts princeps de la psychanalyse – située entre matérialisme et idéalisme, sont des thèmes romantiques : le rêve ; l'inconscient ; la pulsion (Trieb). Chacun parle la langue de l'autre, et plusieurs langues ; ils sont des écrivains ; ils aiment l'Italie et méditeront tous

deux devant la statue du Moïse de Michel-Ange à Rome, sur le tombeau du pape Jules II. Rolland se passionne pour la musique, à laquelle Freud déclare ne rien entendre... Ils sont en dialogue avec des intellectuels européens dont Stefan Zweig qui veille à entretenir le lien entre eux. Il est un « pollinisateur croisé » des échanges entre ses deux amis. Rolland obtient le prix Nobel de littérature en 1915, une distinction qu'espérait Freud néanmoins récompensé par le prix Goethe en 1930. Ils sont aussi tous deux les fils aînés de mères passionnées mais bientôt affectées par un deuil, et déçus par une imago paternelle qu'ils compensent par des identifications héroïques : « seul contre tous ».

Henri Vermorel attire notre attention sur le terme d'« auto-analyse » (de Freud) qu'il juge impropre. En effet, cette analyse s'appuie sur des tiers : la longue relation transférentielle avec son ami Fliess, (puis Jung, puis Rolland) ; les expériences avec les patients ; les données issues de la culture. Aussi est-il plus exact de définir le mot « auto-analyse » ainsi : « processus créateur, appuyé sur le transfert à un tiers, en référence à un travail intérieur analytique, notamment sur ses rêves, confronté aux données de l'expérience clinique avec les patients, ou encore aux données de la littérature et de la mythologie ». (p.62).

L'inattendu plaisir de la lecture lié à la construction originale de l'écriture, suscite une surprise et même un trouble qui font écho à l'objet d'étude que cerne Henri Vermorel : la mystérieuse poussée de l'inattendu éprouvé sur l'Acropole en 1904 est restée une interrogation pour Freud jusqu'à une forme de résolution en 1936, dans la création du texte *Un trouble du souvenir...* qui marque le terme de son dialogue avec Rolland. Aux « illuminations » et à la « sensation océanique » de Rolland, répondent le « sentiment d'étrangement », le trouble de Freud. Le lecteur, tout en suivant Henri Vermorel qui expose avec pédagogie la genèse de l'œuvre freudienne à la lumière des échanges avec Rolland, est ému par les évocations de la plongée dans l'immense étendue psychique, océanique, des premières relations de l'être humain avec la mère, aux confins de la vie et de la mort. Et Henri Vermorel de montrer combien les blessures narcissiques précoces, qu'ont tous deux vécues Freud et Rolland, sont des ferments pour l'œuvre de leurs vies. Par la contrainte à créer qu'elles imposent, elles font face au désespoir sans fond qui s'éprouve dans l'emprise d'une imago maternelle devenue dangereuse : absorbée dans le chagrin de la mort d'un bébé ou d'un petit enfant, elle ne peut plus alimenter narcissiquement l'enfant « survivant » qui s'éprouve menacé en raison de l'immaturité de son jeune moi.

Ma revue de lecture suit un seul fil : l'émergence dans l'auto-analyse de Freud, appuyée sur la relation transférentielle à Rolland, du deuil encrypté de sa toute petite enfance, qui trouve une certaine issue s'accompagnant dans l'œuvre de vues nouvelles sur les traumatismes précoces, la relation primaire mère-enfant, la féminité. Freud malade, âgé, atterré par l'effondrement de la civilisation européenne, perd sa mère en 1930 ; il approche lui-même de la mort, « retour au sein maternel » (p. 455). Henri Vermorel montre le processus analytique : du transfert resté méfiant avec Fliess, soldé par une rupture et des traces inélaborées (la peur de Freud de mourir jeune) au transfert plus confiant, à valence maternelle, avec Rolland. Le trouble du souvenir sur l'Acropole aura été un ferment permanent mais approfondi seulement à la fin de la vie de Freud. Ce n'est que dans la relation suffisamment confiante avec Rolland que peut se transférer le traumatisme précoce ; la levée du clivage issu du trauma précoce est protégée par la nature épistolaire des échanges qui ménage une certaine distance.

Freud prend contact par lettre avec Rolland, connu comme un grand idéaliste, (il sera le « dernier romantique français ») dans un moment de désespoir, peu après la guerre : nous sommes en 1923, exactement au moment de la découverte d'un cancer de la mâchoire ; il a perdu sa fille Sophie en 1920, son petit-fils mourra en 1923. Dans la première lettre adressée à Rolland, Freud se campe comme un « destructeur des illusions » face à celui qui étend son « amour à tous les enfants des hommes ». Rolland réplique à l'idéalisme que lui suppose Freud, par l'envoi d'une pièce de théâtre, *Liluli*, qui est une satire de l'illusion. Freud se met alors à écrire *L'avenir d'une illusion*, qu'il

enverra dès parution à son interlocuteur (1927).

En 1924, lors d'un voyage musical à Vienne, Rolland se rend au domicile de Freud, pour un entretien d'une heure (la durée d'une séance d'analyse à l'époque), en présence de Zweig et d'Anna Freud. Un courant souterrain de transmission de pensée semble s'installer parallèlement à leur discussion qui porte sur la violence et les instincts déchaînés, et le génie créateur. Freud donne à Rolland la place de l'analyste : il évoquera le souvenir de sa présence, assis sur le fauteuil rouge. Cette rencontre vivifie le transfert par lettres : Rolland écrit le Voyage intérieur et simultanément Freud rédige son Autoprésentation. Le texte de Rolland a un tour intime, il évoque dès les premières pages la mort de sa petite sœur Madeleine, 3 ans, au bord de l'océan, alors qu'il avait 5 ans. Ils n'en avaient pas parlé, mais Freud âgé d'à peine 2 ans, avait lui, perdu son petit frère Julius. Rolland décrit l'enfermement du petit garçon avec une mère endeuillée, à l'écart du père : la maison est une « ratoire ». Le ressort de sa création est comme chez Freud, une lutte contre la mort. Rolland vit des « illuminations », « éclairs » dont le premier au bord de l'océan le ramène à une communion avec sa petite sœur, en une dilatation narcissique. « L'immensité des flots s'associe à l'image de la mort tout en la déniait » (p. 257). C'est le premier éprouvé de la « sensation océanique » que Rolland propose à la réflexion de Freud, dans une prompt réponse à sa lecture de L'avenir d'une illusion. Cette analyse critique des religions, qui contient une première version du souvenir sur l'Acropole mentionnant le « caractère particulier du lieu » -sacré ? avance Henri Vermorel, propulse leurs échanges « dans une phase active et créative » (p. 251). Rolland (1927) interroge Freud sur la « sensation religieuse » toute personnelle, différente des religions ; cette sensation est familière à beaucoup d'hommes, affirme-t-il, elle est « une source de renouvellement vital » et ce sentiment « océanique » n'a pourtant rien à voir avec une aspiration à l'éternel. « C'est un contact » écrit encore Rolland (p. 252). Freud met près de deux ans à répondre à cette lettre : les remarques sur le sentiment océanique ne lui ont laissé « aucun repos » (p. 264). Henri Vermorel remarque que ce délai correspond à l'âge de Freud lorsque Julius est mort. Ce serait la résurgence des deux faces d'un deuil : la sidération puis une intense réflexion. La notation sensible des récurrences des dates ou des durées, des assonances pourrait donner au lecteur une impression de logique « forcée », cependant vite remplacée par la reconnaissance de l'étonnante portance des vagues de l'inconscient : dissimulations, coïncidences, levées de voile, détails, émergences de l'originel se frayant un chemin dans le déploiement du transfert.

Dans sa réponse à Rolland, en 1929, Freud déclare écarter la mystique de son chemin, s'y sentant « fermé autant qu'à la musique », tandis que Rolland s'aventure dans la mystique hindoue pas complètement étrangère à Freud : celui-ci relie « nirvana » et « pulsion de mort ». Cependant Freud lui annonce la parution d'un ouvrage, Le Malaise dans la culture, dont Rolland sera destinataire de la 2ème édition en 1931 soit encore deux ans plus tard. La sidération qui explique le délai de réponse, est une nouvelle trace du trauma subi par le petit Sigismund vers deux ans. Le premier chapitre est une réponse à Rolland : Freud trouve une place au sentiment océanique dans la métapsychologie. Il établit un parallèle avec le narcissisme primaire et fait l'hypothèse d'une « survivance de l'originel à côté de l'ultérieur qui est né de lui » : il s'agit de « la conséquence d'un clivage du développement » (p. 294). Henri Vermorel suggère le transfert maternel qui s'installe, illustré par la métaphore archéologique de la Rome antique. Le transfert de pensée se déploie dans la suite de la communication primitive mère-enfant : Freud adresse à Rolland la Nouvelle suite des leçons, il y aborde le temps prégénital.

En pleine montée du nazisme, Freud est sollicité pour écrire un texte à l'occasion du 70ème anniversaire de Rolland. Après une brève sidération, il envoie une lettre ouverte à son ami : Un Trouble du souvenir sur l'Acropole. Cette « odyssée mythique » condense la genèse de l'œuvre et l'auto-analyse freudienne. Henri Vermorel montre que ce texte est une suite de la discussion sur le sentiment océanique, poursuivant l'ouverture de la crypte du deuil de Julius. Freud place Rolland en position d'analyste, lui demandant de prêter attention à des données personnelles. Il explore un

événement de 1904 resté énigmatique. Alors en plein conflit avec Fliess (né la même année que Julius), Freud se rend avec son frère Alexander (du même âge que Rolland) sur l'Acropole, après une hésitation partagée. Parvenu au sommet un « étrangement » le saisit, une « double conscience » écrit-il, indiquant son auto-perception du clivage – qui permet à des traces non transformées de parvenir « en l'état » à la conscience. Il relie cet « étrangement » aux « hallucinations occasionnelles de l'être sain » – lui reconnaissant ainsi une similitude avec la sensation océanique. Freud sollicite Alexander pour évoquer le souvenir commun de leurs années de lycée : or c'est Julius qui aurait pu fréquenter le lycée en même temps que Freud, et non pas Alexander, en raison de l'écart d'âge ; le fantôme de Julius transparaît dans cette confusion. Dans cet « étrangement » seraient contenus les souhaits de mort envers le puîné rival et l'effondrement de l'enfant aux prises avec la culpabilité inconsciente et la fusion retrouvée, mais avec une mère endeuillée, « morte » (A.Green). La rivalité avec Alexander-Roland est plus simple à surmonter, Sigmund atteint le sommet... dans une relation confiante. « C'est sous une forme apaisée que surgit ce revenant, comme si un travail intérieur avait pu se réaliser » (p. 454). Travail intérieur encore, qui conduit Freud à adresser à son père, sur l'Acropole, sa « piété », vertu romaine impliquant le devoir envers le père. Et dans la quête d'immortalité de Freud, il y aurait une identification à l'Eternel féminin, le contact avec la mère des origines.

Contre les deuils de l'enfance s'érige le génie créateur et sa destinée héroïque : contraint à créer, il se tient au bord du gouffre d'un clivage précoce. La « sensation océanique », source de la création, est ambiguë – communion avec l'univers et abîme. Cependant la matrice de la création est groupale : le groupe (des intellectuels, des acquis culturels, les doubles rencontrés en Fliess, Jung, Ferenczi, Rolland, Mann...) tempère le fantasme démonique d'auto-engendrement du créateur.

Les derniers écrits de Freud prolongent les thèmes abordés par les deux écrivains, en une réflexion restée inaboutie que développeront ses successeurs. Alors terminons par une Note de l'exil à Londres en 1938 : « Il est intéressant, pour ce qui est des premières expériences vécues, (...) que les diverses réactions se conservent. (...) Explication : faiblesse de la synthèse, conservation du caractère des processus primaires » (Résultats, idées, problèmes, Londres juin 1938, in : *OCF*, XX, Paris, PUF, 2010, p. 319).

Henri Vermorel fut lui aussi un passeur, entre plusieurs cultures psychanalytiques : il invita et travailla avec Ute Rupprecht Schampera (Allemagne), avec Ronald Fairbairn (Ecosse), avec Michael Woodbury (Washington), avec des psychanalystes russes, du Maghreb... ; ses qualités d'accueil et d'ouverture d'esprit nous inspirent.